CRITIQUE, opéra. MADRID, Teatro Real, le 10 juin 2026. GOUNOD : Roméo et Juliette. J. Camarena / I. Jordi, N. Sierra / V. Santoni, B. Appl / C. Pachon, R. Tagliavini / J. Teitgen… Thomas JOLLY / Carlo RIZZI

Il était particulièrement significatif que l'opéra *Roméo et Juliette* de Charles Gounod n'ait pas été représenté sur la scène du *Teatro Real* depuis plus d'un siècle, une absence difficilement explicable s'agissant de l'un des ouvrages les plus populaires et emblématiques du répertoire lyrique français. Certes, l'œuvre avait été donnée en 1987 au *Teatro de la Zarzuela* avec la participation du légendaire ténor espagnol Alfredo Kraus – représentations auxquelles cette reprise très attendue rendait hommage –, mais son retour sur la première scène madrilène relevait d'une véritable réparation historique et constituait, à lui seul, un grand événement.

Pour célébrer ce retour, le *Teatro Real* n'a pas lésiné sur les moyens en proposant, en coproduction avec l'Opéra national de Paris, la monumentale et foisonnante mise en scène du comédien

et metteur en scène français **Thomas Jolly**, tout en réunissant une distribution vocale d'une remarquable solidité et d'un engagement exemplaire.

À commencer par Juliette, incarnée par la charismatique soprano américaine **Nadine Sierra** qui, dans un état de grâce manifeste et dans un rôle taillé sur mesure pour ses qualités, a livré une interprétation proche de l'idéal, confirmant qu'elle compte aujourd'hui parmi les plus grandes titulaires du personnage. Dotée d'une voix au lyrisme généreux, souple et lumineux, soutenue par une technique irréprochable, elle a fait preuve d'une admirable aisance dans les vocalises de la célèbre valse d'entrée, « *Je veux vivre…* », prélude éclatant à une incarnation dont l'intensité dramatique n'a cessé de croître jusqu'à atteindre son sommet dans l'air du troisième acte « *Amour, ranime mon courage…* », servi par une ligne de chant d'une grande pureté, de magnifiques graves et une palette d'inflexions expressives d'une rare richesse. Alternant dans le rôle avec une approche plus intériorisée, la soprano française **Vannina Santoni**, qui faisait ses débuts *in loco*, a proposé une Juliette plus retenue, mais extrêmement soignée, portée par une voix au timbre clair et généreux, nuancée avec goût et précision et servie par une présence scénique très naturelle.

Dans le rôle de Roméo, le ténor mexicain **Javier Camarena** s'est acquitté de sa tâche avec professionnalisme, sans toutefois trouver dans le répertoire romantique français un terrain particulièrement favorable à l'épanouissement de toutes les qualités de son instrument. Son émission homogène, l'étendue de sa tessiture et son aisance dans les aigus s'accompagnaient d'une diction raffinée, mais le personnage requiert une progression dramatique qu'il n'a guère été en mesure de déployer pleinement. Son air « *Ah ! Lève-toi, soleil !* » a davantage séduit par l'irréprochable maîtrise vocale que par sa portée émotionnelle. Dans la même partie, le ténor espagnol **Ismael Jordi** a remporté un véritable triomphe avec un Roméo

noble, passionné et séduisant, servi par un style d'une grande élégance et une adéquation vocale idéale aux exigences du rôle. Ses duos avec Vannina Santoni, avec laquelle il entretenait une remarquable alchimie, ont offert quelques-uns des plus beaux moments de la soirée.



Du côté des Montaigu, les débuts du baryton allemand **Benjamin Appl** ont été particulièrement remarqués. En Mercutio, il a fait valoir une voix élégante et riche en couleurs, ainsi qu'un chant d'un raffinement exquis, quoique d'une expressivité relativement contenue. Le baryton espagnol **Carles Pachón**, au tempérament plus extraverti et démonstratif, a quant à lui proposé un cousin de Roméo impulsif et provocateur, soutenu par des moyens vocaux de grande qualité et une solide présence scénique, captivant l'attention à chacune de ses apparitions. Dans le rôle travesti de Stéphano, la mezzo-soprano française **Héloïse Mas** – comme l'espagnole

Carmen Artaza – se sont distinguées par la fraîcheur et l'agilité de leurs voix, la première se montrant particulièrement fidèle au style français, la seconde conférant au personnage un caractère plus insolent et moqueur. Le Benvolio de **Pablo Martínez** s'est également révélé tout à fait satisfaisant.

Chez les Capulet, le basse-baryton français **Laurent Naouri** a incarné un patriarche autoritaire et violent, avec l'aisance naturelle de l'artiste rompu aux plus grandes scènes. Dans le rôle du fougueux Tybalt, le jeune ténor polonais **Maciej Kwasnikowski** a fait preuve d'un potentiel vocal prometteur et d'un engagement scénique sans réserve, tandis que l'espagnol **David Alegret**, irréprochable sur le plan vocal, s'est montré un peu plus rigide dans son jeu sur scène. Le rôle de Frère Laurent était remarquablement servi par **Roberto Tagliavini** et **Jean Teitgen** : le premier s'est distingué par le velours de son timbre, la profondeur de ses graves et la beauté de son *legato* – et le second par la noirceur de sa couleur vocale et la précision de sa diction. **David Lagares** s'est montré très efficace en Duc de Vérone, tandis que **Sonia Ganassi** campait une Gertrude pleine d'autorité et de ressources dramatiques. Il convient également de saluer la brève mais excellente prestation de **Tomeu Bibiloni** dans le rôle du comte Pâris, ainsi que celle, tout à fait correcte, de **Josep-Ramon Olivé** en Grégorio. Parfaitement préparé sous la direction de **José Luis Basso**, le chœur *maison* a livré une prestation de tout premier ordre.

À la tête de **l'Orchestre du Teatro Real,** le chef italien **Carlo Rizzi** a proposé une lecture animée d'un remarquable souffle théâtral, énergique mais toujours attentive à la ligne lyrique, assurant avec une grande maîtrise l'équilibre entre la fosse et le plateau.

À prendre ou à laisser, la production de **Thomas Jolly**, conçue en coproduction avec l'Opéra national de Paris, se caractérisait par une profusion visuelle et théâtrale

impressionnante, mais aussi par une certaine surcharge scénique qui nuisait parfois à la lisibilité dramatique. Le recours constant aux doubles, aux figurants et aux présences fantomatiques finissait par diluer certains des moments les plus intimes de l'œuvre, détourner l'attention de l'essentiel et, parfois même, faire disparaître les solistes au sein de la foule. Dominée par une monumentale reproduction noire de l'escalier du Palais Garnier installée sur une plateforme tournante, la scénographie de **Bruno de Lavenère** constituait l'un des éléments les plus marquants du spectacle, assurant avec fluidité les transitions et la continuité dramatique. L'action était transposée dans un univers gothique évoquant à la fois l'imaginaire de Tim Burton et celui des comédies musicales de *Broadway,* a été renforcée par les costumes de **Sylvette Dequest**, mêlant références renaissantes et contemporaines à des évocations du XIX^{e} siècle, dans une palette dominée par le blanc, le noir et le rouge, qui contribuait puissamment à façonner l'univers imaginé par le metteur en scène. Les lumières d'**Antoine Travert**, fondées sur de saisissants contrastes de clair-obscur, accentuaient encore l'atmosphère sombre de la proposition et allaient jusqu'à intégrer le public à l'action à certains moments. Inspirée par les langages du théâtre contemporain, la production trouvait également un solide appui dans les chorégraphies de **Joséphine Madoki**, notamment lors du ballet du quatrième acte, où un groupe de « Juliette », vêtues en mariées, composait une image d'une grande puissance visuelle et d'un fort impact scénique.

Au tomber du rideau, l'enthousiasme du public envers les interprètes fut unanime, tandis que la proposition scénique suscita des réactions beaucoup plus partagées, recueillant tout autant les applaudissements que les manifestations de désapprobation.

CRITIQUE, opéra. MADRID, Teatro Real, le 10 juin 2026. GOUNOD : Roméo et Juliette. J. Camarena / I. Jordi, N. Sierra / V. Santoni, B. Appl / C. Pachon, R. Tagliavini / J. Teitgen… Thomas JOLLY / Carlo RIZZI. Crzdit photographique (c) Javier del Real

---

STREAMING opéra. Teatro Real Madrid. VERDI : Rigoletto, jeu 26 déc 2024. Camarena, Tézier, Viotti, Berthon… Miguel del Arco / Nicola Luisotti

Inspiré par la pièce *Le Roi s'amuse* de Victor Hugo, Verdi s'empare de la source littéraire pour épingler en un fabuleux brûlot satirique (Rigoletto), arrogance des puissants indignes et intrigues de cour. Ici un Duc volage, s'enivre de sa

propre insouciance quitte à trahir, manipuler, tromper… quand le bouffon, lui aussi trop prétentieux et d'une ironie déplacée (au début de l'action à l'égard du Comte de Monterone), paie le prix le plus élevé : il perdra sa propre fille (Gilda)…

Les fanfaronnades de Rigoletto, le bouffon de cour à la langue acérée, lui valent une malédiction. Il doit protéger sa fille Gilda de son maître licencieux, le Duc de Mantoue. Pour le bossu de Verdi, le paradis n'est autre qu'un foyer et une famille qu'il faut défendre à tout prix. Il y a du Shakespeare dans l'opéra de Verdi qui cisèle chaque scène, dont les contrastes relancent constamment la tension tragique. Le cynisme s'y déverse sans limite et le pouvoir y apparaît sans valeurs morales : jouissance, irresponsabilité, vénalité, manipulation… Hugo puis Verdi se confrontèrent à la censure pour faire représenter l'un sa pièce, le second, son opéra. Finalement, la censure autrichienne l'autorise après des modifications imposées : le roi initial est devenu duc pour diminuer – ou tenter de diminuer – l'ampleur de l'assassinat qui constitue le nœud de l'intrigue.

Pourtant à travers les monologues du bouffon (Pari siamo et Cortigiani) exprime de façon inédite la protestation et le ressentiment du héros contre le prince. Cruauté, humour noir, manipulation… Rigoletto est aussi un hymne à l'amour paternel, sentiment cher à verdi et qui se retrouve dans la construction de plusieurs opéras… A Madrid, sous la baguette de Luisotti, une distribution très convaincante, exprime au plus juste tous les enjeux dramatiques d'un opéra parmi les plus réussis voire

saisissants de Verdi : **Javier Camarena, Ludovic Tézier, Marina Viotti, Adela Zaharia…**

STREAMING opéra. VERDI : Rigoletto, jeudi 26 déc 2024, 19h CET

Enregistré le 17 déc 2023
En REPLAY jusqu'au 26 juin 2025, 12h.
https://operavision.eu/fr/performance/rigoletto-2
Chanté en italien / Sous-titres : italien, anglais, espagnol



distribution

Le Duc de Mantoue : **Javier Camarena**
Rigoletto : **Ludovic Tézier**
Gilda : Adela Zaharia
Sparafucile : Peixin Chen
Maddalena : **Marina Viotti…**
Giovanna : Cassandre Berthon
Le comte Monterone : Jordan Shanahan

Choeur et orchestre du Teatro Real Madrid

Nicola Luisotti, direction
Miguel del Arco, mise en scène

VIDÉO Rigoletto par Ludovic Bézier

COMPTE-RENDU, critique, opéra. MADRID, Teatro Real, 6 déc 2019. BELLINI : Il Pirata. Yoncheva / Camarena. Benini / Sagi



Compte-rendu critique, opéra. Madrid. Teatro Real, le 6 décembre 2019. Vincenzo Bellini : Il Pirata. Sonya Yoncheva, Javier Camarena, George Petean. Maurizio Benini, direction musicale. Emilio Sagi, mise en scène. **Et si le Teatro Real de Madrid était la première scène belcantiste du monde?** Quelle autre maison sur la planète peut se targuer de parvenir à monter le terrible Pirata de Bellini avec trois distributions de haut vol? Nous n'avons hélas pu applaudir que la première, mais quel plateau ! Le théâtre madrilène ouvre grand ses portes à **Javier Camarena** pour devenir peu à peu le port

d’attache du ténor mexicain. Plus encore, il offre au chanteur l’occasion d’aborder dans ses murs des rôles importants du répertoire romantique italien.

Après une Lucia historique voilà un an et demi, dans laquelle l’artiste étrennait – et de quelle façon – son premier Edgardo, le voilà de retour avec un autre rôle virtuose et terriblement exigeant : Gualtiero, … le Pirate en question.

Yoncheva / Camarena, duo saisissant



Sans compter, pour profiter de la présence du chanteur pour le début des répétitions, un seul et unique Nemorino, couronné par une ovation à n'en plus finir après « Una furtiva lagrima », triomphe récompensé par un bis somptueux.
Dès son entrée, le ténor subjugue une fois de plus par l'ardeur de ses accents, la délicatesse de sa ligne de chant aux mille nuances et son aigu rayonnant jusqu'au contre-ré, déconcertant de facilité comme d'impact. Fidèle à lui-même, le comédien n'est pas en reste, portant son personnage avec une

sincérité de tous les instants et partageant pleinement les tourments qui l'agitent. Plus de deux heures durant, on reste suspendus aux lèvres de cet interprète d'exception, bouleversant et enthousiasmant de bout en bout, qui confirme, s'il en était besoin, sa place au firmament lyrique de notre époque.

Face à lui, il trouve une partenaire de choix avec **Sonya Yoncheva** qui, si elle ne se bat pas avec les mêmes armes, propose toutefois un portrait fascinant de la belle Imogene, déchirée entre son cœur et sa raison. Leurs duos sont à ce titre éloquents, chacun paraissant entrainer l'autre dans sa propre émotion, pour des moments pleins de communion musicale. La soprano fait admirer la volupté de son timbre moiré, dans lequel l'oreille se roule avec délice, et qui n'est pas – coïncidence, inspiration ou mimétisme – sans rappeler parfois des sonorités propres à Maria Callas. A d'autres instants, notamment dans les agilités, assumées avec panache, c'est à June Anderson qu'on pense, les couleurs de ces traits évoquant furieusement la célèbre chanteuse américaine. Ainsi que nous l'écrivions déjà au sujet de sa Norma londonienne, la tessiture du rôle pousse l'artiste dans ses retranchements, l'aigu devenant de plus en plus tendu et métallique, mais c'est paradoxalement cette urgence, ce feu irrépressible, semblant consumer l'interprète autant que sa voix, qui émeut et trouve son apogée lors de la magnifique scène finale, où le personnage et la chanteuse se rejoignent, ne formant plus qu'un. La cantilène se déploie alors, pudique et poignant murmure, allant crescendo jusqu'à la flamboyante cabalette qui referme l'ouvrage, assumée avec un aplomb et un mordant impressionnants. La sublime musique de Bellini faisant le reste, c'est tout naturellement que le public salue cette performance par de vibrantes ovations.



Le duo se fait trio de choc avec le touchant Ernesto de **George Petean**, le baryton roumain prêtant à l'époux d'Imogene des sentiments sincères envers sa femme. Plus encore, la rondeur vocale du chanteur correspond idéalement à cette conception, prouvant une fois de plus que cet artiste est à son meilleur dans les rôles auxquels il peut apporter sa tendresse et son humanité – plutôt que les méchants archétypaux, pour lesquels il manque parfois de noirceur et de violence -. Avec son émission haute et claire ainsi que son aigu facile et puissant mais toujours un peu ténorisant, l'artiste parait manquer parfois de force dans les notes inférieures, mais plie victorieusement son instrument à l'écriture fleurie du rôle,

triomphant avec les honneurs des nombreuses vocalises qui parsèment sa partie.

Les autres personnages n'étant qu'esquissés, on saluera le Goffredo caverneux de Felipe Bou, l'Itulbo délicat de Marin Yonchev, avec une mention particulière pour la tendre Adele de Maria Miro, lumineuse et rassurante, véritable rayon de soleil au milieu du drame.

Peu de choses à dire sur **la mise en scène d'Emilio Sagi**, sinon qu'avec ses miroirs encadrant et surplombant le plateau, elle rappelle beaucoup celle de Lucrezia Borgia à Valencia. Toutefois, cette scénographie prend le parti d'une élégance jamais prise en défaut et laisse la musique faire son œuvre. On retiendra tout de même cet incroyable manteau noir dans lequel apparaît Imogene dans la scène finale et dont la traine se prolonge jusqu'aux cintres, avant de s'abattre tel un dais immense sur le cercueil d'Ernesto tué en duel. Ultime image, de celles qu'on n'oublie pas : la femme ayant perdu à la fois son mari et son amant, qui s'enroule dans cet océan de tissu et expire étendue sur le dos, la tête penchée dans la fosse d'orchestre.
Un orchestre en très belle forme et qui semble aimer servir ce répertoire, ainsi que le chœur, absolument superbe, tout deux galvanisés par la direction nerveuse et théâtrale de **Maurizio Benini**. On lui reprochera certes d'avoir coupé certaines reprises et écourté certaines codas – qui font pourtant partie de l'ADN de cette musique, d'autant plus avec pareils interprètes -, mais on saura gré au chef italien d'être extrêmement attentif aux chanteurs et de savoir tirer le meilleur de cette partition, notamment cet hypnotisant solo de cor anglais qui ouvre la scène finale, durant lequel le temps semble s'être arrêté dans la salle. Une grande soirée de bel canto donc, qui prouve que ce répertoire n'éblouit jamais tant que lorsqu'il est servi par les meilleurs interprètes.

COMPTE-RENDU, critique, opéra. MADRID, Teatro Real, 6 déc 2019. BELLINI : Il Pirata. Livret de Felice Romani. Avec Imogene : Sonya Yoncheva ; Gualtiero : Javier Camarena ; Ernesto : George Petean ; Goffredo : Felipe Bou ; Adele : Maria Miro ; Itulbo : Marin Yonchev. Choeur du Teatro Real ; Chef de chœur : Andrés Maspero. Orchestre du Teatro Real. Direction musicale : Maurizio Benini. Mise en scène : Emilio Sagi ; Décors : Daniel Bianco ; Costumes : Pepa Ojanguren ; Lumières : Albert Faura. Photos Javier del Real / Teatro real de Madrid, service de presse.